

Darwin et la philosophie

Dominique Lecourt

Professeur à l'Université Paris Diderot (Paris 7)
Directeur du Centre Georges Canguilhem (Paris 7)

C'est de Charles Darwin, de son œuvre et de sa vie, que je vais vous entretenir pour essayer de lever les quelques perplexités qu'elles soulèvent quant à la question de la place de l'homme dans l'évolution.

Le commentaire traditionnel souligne, à juste titre, que cette question n'est pas expressément abordée dans *L'Origine des espèces* sinon au détour d'une seule phrase programmatique et elliptique. L'interprétation la plus usuelle de ce silence consiste à invoquer la prudence de Darwin qui savait fort bien que ses positions le mettrait en porte à faux avec les conceptions religieuses dominantes de son temps. On fait valoir que la plupart de ses maîtres et de ses amis, de John Stevens Henslow (1795-1861) à Sir Joseph Dalton Hooker (1817-1911), adhéraient au récit biblique de la création de l'homme¹. Sa correspondance montre de surcroît le rôle qu'a pu jouer sa très pieuse épouse Emma (1808-1896), née Wedgwood, sa cousine dont il a eu dix enfants et qu'il ne voulait pas heurter.

Résultat, Darwin avait travaillé plus de dix ans à l'ouvrage qui traite de l'homme, sous un titre quelque peu déconcertant, *La filiation de l'homme et la sélection sexuelle*.

Certains interprètes n'hésitent pas à parler de dissimulation, voire d'hypocrisie ou de tricherie. Darwin soucieux de son confort personnel aurait reculé devant la publication de la partie sur l'homme qu'il projetait pour son « grand livre » dont *L'Origine* ne représente qu'un extrait rédigé à la hâte dès lors que lui-même et ses amis avaient considéré qu'Alfred Russel Wallace (1823-1913) était parvenu, de son côté, aux mêmes conclusions par d'autres voies.

Si l'on parle d'une stratégie de dissimulation, il faut cependant à tout le moins admettre que ce fut un échec puisque personne, à vrai dire, ne s'y trompa. De quoi est-il question dans le fameux débat d'Oxford le samedi 30 juin 1860 à l'occasion de la discussion entre Thomas Huxley (1825-1895) et l'évêque anglican Samuel Wilberforce (1805-1873), sinon de l'homme et donc déjà du singe ?

Les « darwinistes » n'attendent pas. Huxley (1825-1895) qui se présente lui-même comme « le bulldog de Darwin » publie en 1863 *Evidence as to man's place in nature* et en Allemagne, à la même date, Ernst Haeckel (1834-1919) traite de la place de l'homme dans ses cours et ses conférences. La question de l'athéisme est rapidement posée. Haeckel s'engage dans un long combat ambiguë en faveur du « monisme ».

Darwin ne s'engage pas. Il s'agace quelque peu des emportements de Huxley, mais continue à travailler aussi tranquillement que sa santé le lui permet. Ce sont « les faits », affirme-t-il, qui lui manquent et qu'il veut prendre le temps de rassembler avant d'aborder publiquement la question de l'homme. Ouvrons l'ouvrage qui est le résultat de ce long travail. Nouvelle perplexité. Il y est certes question de l'homme et de son ancêtre présenté comme « couvert de poils, barbu, les oreilles pointues et mobiles ». Une mine pour les caricaturistes ! Mais curieusement aucune mention n'est faite des récentes découvertes de

¹ D. Lecourt, *L'Amérique entre la Bible et Darwin, suivi de Intelligent design : science, morale et politique* (1992), PUF, 3^{ème} éd., 2007.

fossiles et spécialement de l'homme de Néandertal découvert en Allemagne dans la grotte de Feldhofer au mois d'août 1856.

Je propose, pour lever en partie ces perplexités, de faire dans un premier temps retour à un élément du texte de l'*Origine* qui n'a pas assez retenu l'attention des historiens, les exergues que Darwin a choisies ; je propose d'opérer ensuite une brève plongée dans le Journal, les Cahiers et la correspondance où nous voyons la question de l'homme très présente bien avant la rédaction de la *Filiation*, bien avant la publication de l'*Origine*, dès le voyage sur le Beagle, mais sous un angle très particulier.

La première exergue est empruntée à William Whewell (1794-1866). Le jeune Darwin a fait sa connaissance à Cambridge présenté à lui en 1826 par le botaniste John Stevens Henslow (1795-1881). Whewell, qui enseignera par la suite la philosophie morale au Trinity College, aura figuré avec Adam Sedgwick (1785-1873) parmi ceux qui ont initié Darwin aux sciences alors que ce dernier était étudiant en théologie. En 1837, au moment où Darwin rentre de son périple sur le Beagle, William Whewell publie *Histoire des sciences inductives, des origines à nos jours* avant de publier *La philosophie des sciences inductives fondées sur leur histoire* et, quelques années plus tard, le *Novum organum renovatum* où il renouvelle dans un sens non-empiriste le concept d'induction. Il semble qu'il ait inventé en anglais le mot « scientist » en 1833.

J'ai déjà eu l'occasion de souligner l'influence de ces ouvrages sur la conception que Darwin a pu se faire du lien constitutif entre observation et théorie. Ce n'est pourtant pas à eux qu'il emprunte son exergue mais à la contribution antérieure de Whewell aux *Bridgewater Treatises*, ces huit traités théologico-scientifiques parus à l'initiative de Lord Bridgewater's², Francis Henry Egerton (1756-1829), afin de démontrer la puissance, la sagesse et la bienveillance divines.

Darwin a délibérément placé en exergue de l'*Origine* un texte qui s'inscrit dans la tradition de la théologie naturelle anglaise.

Le passage retenu est au demeurant sans équivoque. Ce n'est pas un passage « épistémologique » exprimant le néo-baconisme paradoxal de l'auteur, c'est une sentence à visée théologique, selon laquelle les événements dans le monde matériel ne doivent pas être imputés à la puissance divine qui s'exercerait cas par cas, mais à des lois générales établies par la même puissance³ mais ce n'est pas pour autant une régression vers la doctrine de William Paley (1743-1805), l'auteur du célèbre *Natural theology ; or, evidences of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearances of nature* (1802)⁴, qu'il avait également lu et apprécié. La perfection des adaptations des êtres vivants à leur milieu dont Paley faisait le cœur de sa doctrine avait été définitivement réfutée aux yeux de Darwin par ses observations au cours de son périple et notamment aux Iles Galápagos.

Dans la première édition du 24 novembre 1859, Darwin ajoute à cette citation de William Whewell un passage « classique » extrait du traité de Francis Bacon (1561-1626)

² T. Chalmers, *The Adaptation of External Nature to the Moral and Intellectual Constitution of Man* (1833); W. Prout, M.D., *Chemistry, Meteorology, and Digestion* (1834); W. Kirby, *History, Habits, and Instincts of Animals* (1835); Sir C. Bell, *The Hand, as Evincing Design* (1837); D. Buckland, *Geology and Mineralogy* (1837); J. Kidd, M.D., *The Adaptation of External Nature to the Physical Condition of Man* (1837); Dr. W. Whewell, *Astronomy and General Physics* (1839); P. M. Roget, M. D., *Animal and Vegetable Physiology* (1840).

³ "But with regard to the material world, we can at least go so far as this — we can perceive that events are brought about not by insulated interpositions of Divine power, exerted in each particular case, but by the establishment of general laws."

⁴ Cet ouvrage a été réédité par Oxford University Press en mai 2008.

intitulé *On the Proficiency and Advancement of Learning*⁵ (1605) où l'auteur joue de la métaphore traditionnelle des deux livres : « the book of God's word » et « the book of God works » pour encourager les hommes à faire effort sans fin dans les deux lectures, sans sacrifier à « a weak conceit of sobriety, or an ill-applied moderation ». Un homme ne saurait aller trop loin dans sa recherche.

On sait que le premier tirage de l'*Origine* a été épuisé dans la journée. La deuxième édition paraît donc très vite, au début de l'année 1860. On n'a pas assez remarqué que Darwin juge alors utile d'introduire une troisième exergue.

Et à qui l'emprunte-t-il ?

A Joseph Butler (1692-1752), évêque de Bristol puis de Durham, auteur de *Analogy of Religion, Natural and Revealed* (1736), pourfendeur de Thomas Hobbes (1588-1679) et de John Locke (1632-1704), qui a entrepris de « naturaliser » la morale et la religion au bénéfice d'un Dieu conçu comme un « agent intelligent » qui en établit les lois. La citation qui en est faite porte l'accent sur le caractère fixe, établi, stable de ce qui est naturel, en concordance parfaite précisément avec le texte de William Whewell. Mais Joseph Butler prend soin d'attribuer ces caractères à un tel agent intelligent : « The only distinct meaning of the word 'natural' is *stated, fixed, or settled*; since what is natural as much requires and presupposes an intelligent agent to render it so, *i.e.* to effect it continually or at stated times, as what is supernatural or miraculous does to effect it for once. »

A la tonalité de ces exergues fait écho le style des dernières pages de l'*Origine*... où, s'émerveillant devant le spectacle de la nature et l'agencement de ses lois, Darwin invoque le Créateur.

La lecture du *Voyage d'un naturaliste*, comme celle de sa brève et tardive *Autobiographie* qu'il rédigea en 1876, font apparaître comme centrale dans la pensée de Darwin, dès sa prime jeunesse, l'unité du genre humain, celle d'une filiation commune de tous les êtres humains (a « common descent »). Les historiens anglais Adrien Desmond et James Moore viennent d'explorer cet aspect de la pensée de Darwin en la réinsérant dans son temps à l'aide de sa propre correspondance (15 000 lettres à ce jour) et de celles de ses proches⁶.

Ils démontrent magistralement ce qui apparaissait déjà en clair dans son récit de voyage. La tradition familiale comporte une prise de parti militante contre l'esclavage (« the sacred cause ») à la fois du côté de son père Robert Darwin (1766-1848), l'un des plus célèbres des médecins anglais, comme de sa mère Susannah (née Wedgwood) (1765-1817), jusqu'à son grand-père Erasmus Darwin (1731-1802), auteur de la *Zoonomie* qui proposait une vue évolutionniste des espèces dès 1818. Charles Darwin rappelle jusqu'en son âge mûr le souvenir d'un esclave noir né en Guyane, John Edmonstone, qui lui apprit la taxidermie à Edimbourg du temps de ses études médicales quelque peu négligées au bénéfice de sa passion pour la chasse. De cet homme intelligent et digne, il gardera l'idée que la couleur de la peau ne signale en aucun cas une espèce différente contrairement à ce que soutenaient les partisans de l'esclavage et que les arguments prétendument scientifiques tirés de la phrénologie en vogue ne prouvent aucune corrélation entre les capacités intellectuelles et la physionomie des individus. Malgré le respect et l'affection

⁵ "To conclude, therefore, let no man out of a weak conceit of sobriety, or an ill-applied moderation, think or maintain, that a man can search too far or be too well studied in the book of God's word, or in the book of God's works; divinity or philosophy; but rather let men endeavour an endless progress or proficiencie in both."

⁶ A. Desmond and J. Moore, *Darwin's Sacred Cause: How a Hatred of Slavery Shaped Darwin's Views on Human Evolution*, Houghton Mifflin Harcourt, London, 2009.

que Darwin éprouve pour le capitaine du *Beagle*, Robert FitzRoy (1805-1865), la question de la traite des noirs restera un motif de désaccord profond avec cet adepte de la phrénologie, favorable à l'esclavage.

A bord du *Beagle*, il fait au demeurant la connaissance de trois des Fuegiens que FitzRoy au cours d'une expédition précédente avait fait prisonniers et emmenés en Angleterre, suite à un vol de canot. Leur politesse et leur serviabilité resteront à ses yeux la preuve de la perfectibilité de l'être humain⁷.

Lorsqu'il se trouve en présence des habitants de la Terre de feu dans leur milieu naturel, il fait part de sa stupéfaction : « des sauvages nus, infectes qui pratiquent à l'occasion le cannibalisme ». Il commente néanmoins qu'ils appartiennent à la même race que les trois passagers Fuegiens du *Beagle* et que de ces derniers à nous il n'y a pas de différence de nature. Comme achève de le prouver à ses yeux la réversibilité de leur « civilisation » lorsqu'ils sont rendus aux leurs.

Darwin n'en démordra pas, dans cette période où la question de l'esclavage et des différences raciales est l'objet d'affrontements violents en Angleterre et aux Etats-Unis, il y a unité du genre humain. Ses études de théologie à Cambridge – après l'abandon de la médecine – l'ont au demeurant conforté dans l'idée que tous les hommes sont frères (« common brotherhood ») et il s'indignera au Brésil et en Argentine de constater des pratiques cruelles et inhumaines des populations d'esclaves dans des « pays chrétiens ». Il fera en revanche l'éloge des missionnaires rencontrés à Tahiti pour leur action civilisatrice, non sans une pointe d'anglocentrisme accentué, conforme à l'idéologie de l'époque dans l'empire britannique.

De ces rapides indications que conclure ? D'abord, que la question de la filiation humaine a toujours été présente à l'esprit de Darwin et qu'elle a eu pour lui une portée morale. S'il veut établir une « common descent » c'est pour soutenir et renforcer ce « common brotherhood » qui avait d'abord été pour lui un article de foi référé au récit de la Genèse. De là, l'appel à première vue surprenant à l'évêque Joseph Butler lors de la seconde édition de l'*Origine*. Ensuite, on note la façon dont Charles Darwin aborde la question de l'origine de l'homme : il le fait du point de vue de l'unité du genre humain. D'où l'importance de la place qu'il accorde à la sélection sexuelle dans *La Filiation*.

Dès 1837, et son premier cahier sur l'évolution, on voit très bien que l'espèce humaine ne fait nullement exception au schéma évolutif auquel répondent les autres espèces. Dans ses lettres, il est on ne peut plus net : il n'y a pas de « création spéciale » de l'homme.

Dès 1838 dans un carnet, il écrit qu'il n'admettra « jamais que l'homme, sous prétexte qu'il y a un abîme entre lui et les animaux, ait une origine différente ». En quoi il a conscience aigue d'entrer en contradiction avec la théologie chrétienne. Ce qui explique le contenu pathétique de ses dédicaces de l'*Origine*. A Richard Owen (1804-1892), il écrit : « je crains que ce livre ne soit abominable à vos yeux » ; à l'un de ses admirateurs américains, protestant fervent, le botaniste Asa Gray (1810-1888) : « ma conclusion hétérodoxe que les espèces peuvent varier vous inspirera du mépris à mon égard » ; au paléontologue et botaniste de Calcutta, Hugh Falconer (1808-1865), ces mots stupéfiants : « Seigneur, comme vous serez furieux si vous le lisez, et comme vous aurez envie de me crucifier tout vif ! ».

Il n'empêche que Darwin reste « théiste » en 1859, comme il le dit lui-même, et comme le prouve son recours à William Whewell et Joseph Butler. Ce mot de « théisme » a en Angleterre à l'époque une signification très précise : l'abandon de la croyance en la

⁷ Voir Charles Darwin. *Origines - Lettres choisies 1828-1859*, introduction et édition française dirigée par D. Lecourt, Bayard, Paris, 2009.

révélation, mais en revanche le maintien de la conviction que l'univers admet un Créateur, lequel se présente non comme la simple et sèche conclusion d'un raisonnement, mais comme la croyance en un Dieu personnel. Ce qui le distingue du « déisme » français du siècle précédent.

Théiste en 1859, jamais Darwin ne se ralliera jamais à l'athéisme, mais plutôt, comme à son corps défendant, à cet « agnosticisme » dont Huxley a inventé le nom.

Ce qu'a fait Darwin durant les décennies qui ont suivi le voyage sur le *Beagle* et celles qui séparent la publication de l'*Origine* de celle de la *Filiation*, c'est de tenter de réaliser le programme qu'il esquissait en 1838 dans ses Carnets : fonder la « common descent » des êtres humains en la débordant vers les animaux puis les végétaux. Bref, maintenir la continuité de la genèse des êtres vivants dans leur diversité même. Il consacre 200 pages aux oiseaux, et évoque les reptiles et les poissons. Programme qui défiait la puissance de travail d'un seul homme. Il oppose la *Filiation*, ouvrage « spéculatif » manquant encore de faits à l'appui de sa théorie, à l'*Origine*, ce « long raisonnement » dont il avait pleine conscience qu'il marquait une date majeure dans l'histoire des sciences.

Mais ce débordement était franchement hérétique et le Dieu personnel perdait en crédibilité à ses yeux à mesure qu'il remontait dans le temps. D'où l'« agnosticisme ». Mais un agnosticisme qui n'avait rien de l'agressivité antireligieuse de Huxley. Ce qui permit à l'Eglise anglicane d'accepter qu'on enterre Darwin à l'Abbaye de Westminster aux côtés d'Isaac Newton (1643-1727).

Cette autorisation fut obtenue par ses amis – Sir John Lubbock (1834-1913) au premier-chef mais pas seulement, comme Adrien Desmond et James Moore le pensent, parce qu'il avait vécu la vie d'un pasteur dévoué aux paroissiens de Down. Darwin avait changé la façon dont l'homme pouvait se regarder lui-même. L'Eglise devrait en prendre acte. Quitte à relancer une réflexion théologique, qu'il avait, pour sa part, laissé en suspens, sans jamais faire de concession à ceux des chrétiens qui cherchent à justifier des politiques inhumaines de guerre et de servitude par des références à des données de biologie et d'histoire naturelle.

Cette discussion reste aujourd'hui ouverte. Trop nombreux sont nos contemporains qui veulent la clore scientifiquement au bénéfice de thèses abruptement matérialistes, et ceux qui entendent y mettre un terme par des thèses théologiques créationnistes qui représentent une régression théologique par rapport à Darwin lui-même.

Entre scientisme évolutionniste et créationnisme, la voie de la philosophie reste la seule praticable si l'on veut tout à la fois le bien de la connaissance et celui des valeurs morales.

Dominique Lecourt © octobre 2009